Document généré le 17 avr. 2024 05:07

Québec français

Contes et récits de Charles Lorenzo
Une pseudo-littérature morbide

Michelle Langlois

Numéro 45, mars 1982

URI : https://id.erudit.org/iderudit/57053ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Langlois, M. (1982). Contes et récits de Charles Lorenzo : une pseudo-littérature morbide. *Québec français*, (45), 80–81.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1982

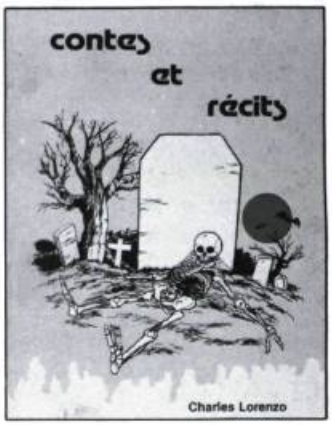
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Contes et récits de Charles Lorenzo

Une pseudo-littérature morbide

par michelle langlois

À l'heure du nouveau programme de français, les écrits spécialement destinés à la jeunesse sont les bienvenus. Il faut visiter les kiosques des exposants aux différents congrès pour constater la pénurie du matériel didactique, particulièrement au secondaire.

Les Entreprises Culturelles ont réédité, dès 1979, les *Contes et récits* de Charles Lorenzo, lesquels avaient été publiés peu de temps auparavant.

Quelques appréciations consignées au début du recueil 1 témoignent presque d'un engouement pour ces textes remplis de suspense, des textes qui, semble-t-il, ont réussi à susciter l'intérêt de certains élèves qui n'avaient encore jamais lu.

Quoique très sobre, la présentation matérielle du volume est assez attrayante. Les récits, au nombre de cinq, sont relativement courts et sont écrits en caractères très lisibles. De plus, le discours est ponctué de nombreux dialogues.

Les héros sont jeunes. Ils fréquentent l'école secondaire ou le cégep. Ils vont danser à la discothèque et ils lisent *Allô Police*.

Aurions-nous trouvé enfin la solution à tous nos problèmes de lecture au secondaire ? Aurions-nous déniché les textes qui, tout en véhiculant des valeurs socio-culturelles auxquelles les élèves pourraient adhérer, leur permettraient de développer des habiletés en lecture et leur proposeraient, en même temps, un modèle d'écriture ?

Les thèmes

On peut retrouver les valeurs socio-culturelles véhiculées dans un texte à travers les thèmes qui y sont exploités. Une étude plus attentive des récits de Charles Lorenzo nous obligerait à traiter de l'amitié, de la famille, de l'adolescence. L'amour, cependant, y domine.

On parle beaucoup d'amour dans *Contes et récits*. En fait, chacun des récits est une histoire d'amour. Et quel amour ! L'amour sublimé, l'amour éthéré, l'amour de l'âme, l'amour impossible, l'amour interdit.

Trois récits sont construits autour du triangle amoureux. Dans « L'ombre du cimetière », Jean s'éprend de Rita qui est déjà fiancée avec Serge. Rita connaît de graves problèmes. Son fiancé, bon diable mais un peu ambitieux tout de même, est à la merci d'un maître-chanteur. Grâce à Jean, Serge est délivré de son oppresseur et il pourrait épouser la belle Rita, mais... Pour ne pas incriminer Serge, Jean n'avait pas averti la police. Le maître-chanteur, toujours en liberté, tue Rita peu avant son mariage. L'assassin est arrêté et toute sa bande avec lui. Comme Serge n'avait pas, lui non plus, les mains blanches, il est condamné à deux ans de prison. Jean reste donc sans rival et sans contrainte. « Jamais il n'a été en communication plus sentie avec cette femme, placée par hasard sur sa route une nuit, que depuis son départ pour l'au-delà. Il entretient avec elle de fréquents dialogues d'âmes. » (p. 28)

Quand le hasard ne parvient pas à introduire une tierce personne entre deux amoureux, les personnages s'en chargent eux-mêmes. C'est ce qui se produit dans « La rivale ». Denis et Chantal se fréquentent. Un soir, à la discothèque, paraît la belle Lynda. Denis en devient amoureux et Lynda partage vite ses sentiments. Cependant, comme elle ne veut pas construire son bonheur sur le malheur d'une autre, elle exige, pour « sortir » avec lui, qu'il continue de fréquenter Chantal. Chantal devient vite malheureuse et glisse dans la dépression. Fidèle à elle-même, Lynda s'en va. Ignorait-elle vraiment que c'était là le meilleur moyen de s'attacher son ami ? Dans sa solitude, Denis connaît les grands sommets de l'amour : « Même éloignés dans l'espace et dans le temps, grâce à un sémaphore mystérieux, nous communiquons aussi intensément que si nous étions en compagnie l'un de l'autre. (...) Lynda, créature unique aperçue quelquefois, demeure l'incarnation de mon amour, *jamais plus réel* que dans la chimère qui hante mon esprit et peuple mon cœur. » (p. 133)

« La cachette impénétrable » est le seul récit du recueil qui ne finit pas sur une rupture. Il commence, cependant, avec la querelle de Serge et de son amie, la belle Éliane. Serge a un secret qu'il ne veut pas lui confier. C'est avec Fernande, la fille la plus laide de l'école, qu'il partagera ses tourments. Il doit aider une femme, échappée d'un asile psychiatrique, à rejoindre une amie à Toronto. Éliane, pour se venger, les exposera à bien des périls, mais Pauline se rendra chez son amie et Serge restera le « cavalier » de Fernande, remarquable par ses qualités d'âme. Ce qui les unit, ce n'est pas l'amour, mais l'angoisse partagée. Et sur cette base très pure, ils engagent l'avenir et se promettent l'un à l'autre.

Dans les *Contes et récits*, tout se passe comme si l'amour ne devait jamais atteindre les corps. Les âmes, quant à elles, se retrouvent au-delà de la mort, au-delà des distances, au-delà des corps mêmes.

Et il y a pire encore. Dans « Le cadavre de l'étang », le narrateur, une jeune femme, avoue raconter un phantasme de son adolescence qui hante toujours son souvenir. Alors qu'elle avait seize ans, elle venait régulièrement rêver sur les bords d'un étang. Un jour, elle eut la vision d'un être extrêmement séduisant émergeant de l'étang. Sirius, fils d'un

dieu vivant sur une planète inconnue, n'avait pas le droit d'aimer une humaine.

Pour avoir enfreint cette loi, il se vit transformé en un monstre « plus immonde que le crapaud ». (p. 38)

Non seulement l'amour rend-il monstrueux l'homme qui s'y complaît, mais il rend fou. C'est ce qui arrive au héros de « La mystérieuse adolescente ».

Un hideux personnage utilise une poupée de cire pour attirer dans un piège un jeune garçon. Réplique parfaite de la naïve et pure adolescente, la poupée remue le cœur du garçon. Il donnerait sa vie pour l'arracher des mains du monstre qui la traite si amoureusement... si ignoblement. Le spectacle de ce qu'il croyait être une relation amoureuse entre le monstre et une jeune fille le traumatisera au point qu'il devra, par la suite, passer plusieurs années dans une institution psychiatrique.

L'amour et la maladie mentale font bon ménage dans les textes de Charles Lorenzo.

Hymne à l'amour, ces textes destinés aux élèves du secondaire? Que non! Doucereusement enrobés de sentimentalité, ils constituent plutôt un remède contre l'amour, une forme d'immunisation qui pourrait, hélas, être efficace.

Le fonctionnement de la langue et des discours

On ne peut reprocher à un auteur le choix de ses thèmes et encore moins la façon de les traiter. N'étudie-t-on pas encore, dans plusieurs écoles, *Maria Chapdelaine* et *Menaud, maître-draveur*? Dans ces œuvres non plus, on ne se marie pas d'après ses inclinations. François Paradis est mort d'avoir ému la belle Maria et la Marie de Félix-Antoine Savard n'a pas épousé le Délié, qui pourtant avait troublé sa chair.

Le programme, d'ailleurs, n'exige pas que les élèves adhèrent aux valeurs socio-culturelles proposées dans les textes, mais demande qu'ils se définissent par rapport à elles.

Un texte qu'on destine aux élèves devrait, cependant, démontrer des qualités d'écriture qui favorisent certains apprentissages en ce qui a trait à la langue ou en ce qui regarde la structure du discours.

Les récits de Charles Lorenzo sont bien maquillés. Les mouches du XVIIe siècle côtoient les faux cils hollywoodiens et les fards éclatants de la culture new-wave. C'est une orgie de mots rares et prétentieux qui s'étalent tout au long des pages de ce recueil. Et pas toujours justes, il faut bien l'admettre.

Quel élève normal du secondaire sera capable d'en lire dix lignes sans consulter le dictionnaire? Il y a de grands risques que cela nuise sérieusement à la compréhension des textes. À devoir arrêter trop souvent sa lecture, on perd vite le fil de l'histoire et, du même coup, l'intérêt.

Cet étalage de vocabulaire maquille, assez maladroitement, une syntaxe déficiente. L'usage des participes présents est particulièrement malhabile. Que penser d'une phrase comme celle-ci: « Étant un contre un, pensé-je, rien n'est à craindre »? Et de cette autre: « Mettant la main dans ma poche pour sortir mon briquet, un morceau de papier tombe sur le lit »? (p. 10) Les propositions participiales, nombreuses, tombent souvent à plat, faute de sujet.

Et que dire de la concordance des temps? À une exception près, les récits sont écrits au présent. Cependant, le narrateur laisse souvent échapper un imparfait difficilement explicable. Comme ceci, par exemple: « J'*allais* le saisir à bras-le-corps lorsque j'*entends* un sifflement. » (p. 6) Et, un peu plus loin: « J'*allais* m'exécuter (...) quand je *reçois* sur la tête un violent coup de bâton. » (p. 9)

Et bizarrement, quand il raconte une action antérieure au temps du récit, le narrateur emploie parfois le présent.

La structure narrative n'est pas plus heureuse. On pardonnera volontiers un petit anachronisme dans « Le cadavre de l'étang ». En 1978 (son père fait mention de cette date à la page 55), Aurora, le narrateur, a 16 ans. Dans l'épilogue, elle est déjà mariée à un psychiatre. Et le livre a été publié en 1979. Aurora aurait-elle perdu, au contact de son divin amant, la notion du temps? À moins qu'elle ne se soit mariée très jeune... à un homme beaucoup plus âgé qu'elle.

Ce qui est plus grave, c'est la position du narrateur. Dans trois récits, Charles Lorenzo utilise le héros comme narrateur. Cela implique certaines contraintes. Entre autres choses, le narrateur ne peut raconter que ce qu'il sait. Or il arrive que le narrateur-personnage raconte des choses qu'il ne connaît pas, selon toute vraisemblance, si on s'en tient aux données fournies par le texte. Il arrive même que les faits rapportés et les interprétations données soient contradictoires. Par exemple, Jean dit téléphoner à Serge. Il affirme que Serge sursaute à la sonnerie du téléphone, et met plusieurs minutes pour répondre finalement d'une voix empâtée.

On peut même observer un changement de narrateur dans « La rivale ». Le récit est d'abord raconté à la troisième personne et, subitement, à la page 124, Denis devient le narrateur, sans que ce changement soit justifié de quelque façon que ce soit.

L'auteur a beaucoup de difficulté à disparaître derrière son narrateur. On le retrouve d'ailleurs également présent derrière chacun de ses personnages. Et, quel que soit leur âge, quelles que soient les situations, les personnages s'expriment tous avec la même recherche de vocabulaire et avec les mêmes phrases compliquées et lourdes. Imagine-t-on qu'une jeune Québécoise s'exprime ainsi aujourd'hui?

> « Je préfère en cette matière me référer à Pascal, ce génie incarnant la sagesse, qu'au jugement d'un novice dans l'art de l'amour et qui voudrait simplifier, pour le besoin de la cause, des choses complexes au possible parce qu'elles sont justement du domaine affectif. Il ne s'agit pas de querelle, mais de lucidité. Si nous avons à nous quitter définitivement, que ce soit du moins, en amis qui s'estiment. » (p. 114)

Que voilà une belle rupture! Et exprimée en une période... inspirée de Bossuet!

Conclusion

Que des élèves du secondaire puissent reconnaître, dans les textes qu'ils lisent, les lieux qu'ils habitent, voilà un élément intéressant qui pourrait expliquer une certaine popularité des *Contes et récits* de Charles Lorenzo. Identifier le cimetière, la voie ferrée, l'étang et la cabane, si elle existe encore, constitue sûrement, pour les élèves de la rive sud, une activité intéressante.

Il semble cependant que ce soit là un des rares mérites de ce recueil. Les jeunes qui évoluent dans ces récits sont de faux jeunes. Ils véhiculent les préoccupations de leurs aînés, dans des décors modernes. Leur façon de penser est celle d'une autre génération. La langue, maladroitement utilisée, ne peut fournir aux élèves un modèle d'écriture. Une lecture attentive des textes de Charles Lorenzo rappelle étrangement les pénibles efforts d'écriture d'un élève appliqué.

Daudet et Maupassant peuvent reposer en paix. Charles Lorenzo ne constitue pas une menace pour eux. Leurs textes, quoique plus anciens, sont tout aussi actuels et, surtout, ils sont mieux structurés. ■